

CORRECTION PHILOSOPHIE

Premier cycle : SCED

Session 2011 : Sujet 1

Sujet : Peut-on dire qu'éduquer c'est dénaturer ?

1. Eduquer est-ce imposer des concepts qui n'étaient pas à l'origine de l'esprit de l'individu ?
2. L'éducation comme sollicitation de l'intelligence et de la faculté de juger de l'individu.
3. Une dénaturation n'est-elle pas finalement nécessaire à un développement normal de l'individu ?

Il est généralement admis que deux plus deux font quatre, comme il est admis qu'être trop franc lorsqu'on veut dire à une personne ce qu'on pense réellement d'elle, si toutefois cette opinion n'est pas complètement positive, n'est pas toujours bon. Aussi lorsque l'on demandera à un adulte « bien éduqué » pourquoi on doit faire cela, il répondra « parce que l'on me l'a appris ainsi. » Mais cet individu aura-t-il appliqué ces concepts s'ils ne lui avaient pas été appris ? l'aurait-il fait naturellement ? Dès lors, nous pouvons nous poser la question : éduquer, est-ce dénaturer ?

Eduquer scientifiquement, c'est apprendre, dans le but de faire devenir savant le sujet éduqué, de lui faire apprendre des choses. Eduquer moralement, c'est imposer, ou du moins faire accepter, les règles de vie communément admises dans la société. *Dénaturer*, c'est transformer l'individu original en stéréotype de l'individu « parfait », selon le point de vue du sujet « dénaturant », ici le sujet « éduquant ».

[...] On ne dénature que lorsqu'on éduque un adulte, qui a déjà fait un choix d'idéal de vie, et a qui on en impose un autre. Mais à partir du moment où l'éducation devient une sollicitation de l'intelligence, de la faculté de juger de l'individu, l'éducation n'est plus la dénaturation. Toutefois, même cette pensée est une illusion, puisque finalement tout découle des idéaux sociaux imposés au début à l'individu, qui lui permettrons paradoxalement de vivre librement. Eduquer, c'est dénaturer ; mais c'est un mal nécessaire.

CORRECTION PHILOSOPHIE

Premier cycle : SCED

Session 2011 : Sujet 3

“ Je ne cherche point à m’instruire, il est trop tard. D’ailleurs, je n’ai jamais vu que tant de science contribuât au bonheur de la vie. ”

Apprécier cette pensée de Jean-Jacques Rousseau.

I- Introduction

Au moment où Rousseau écrit cette phrase, il se sent vraiment heureux. Il déclare « ici (aux Charmettes), commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m’ont donné le droit de dire que j’ai vécu »

Il écrit alors la phrase devenu célèbre : « si j’étais riche », encore intitulé : « Une maison modèle »

A cette heure, il constate qu’il est trop âgé pour employer le reste de sa vie à accumuler des connaissances. Il aime mieux consacrer ce temps à s’organiser une vie heureuse.

Selon lui, une telle tâche ne requiert pas « tant de science ». Point n’est besoin de beaucoup de savoir pour y parvenir.

Il pose ainsi le problème des rapports entre le savoir et le bonheur. Reste à se demander si un savoir étendu contribue effectivement à rendre heureux celui qui le possède.

II- un savoir étendu est-il indispensable au bonheur ?

A- des gens peu instruits semblent heureux

Beaucoup de personnes sans instruction paraissent heureuses de leur sort.

En général, elles ont des ambitions limités, poursuivent un horizon restreint et ont, cela même, des soucis diminués.

Parfois leur bonheur dérive du fait qu'elles sont satisfaites d'elles-mêmes par incapacité de se comparer objectivement aux autres. Elles adoptent une attitude assurée, souvent tranchante ou même cassante, sans aucune humilité.

Elles se contentent des joies simples émanant du foyer, du secteur professionnel ou de la considération de leur voisinage immédiat.

B- Un savoir étendu ne procure pas forcément le bonheur

Un bonheur résulte de la satisfaction harmonieuse de toutes les tendances de l'être humain pour autant qu'il sache organiser, dans cette intention, sa vie personnelle.

Le bonheur individuel est une synthèse d'éléments variés. Dans ces derniers, entre la santé, la vie familiale, la situation sociale, l'emploi des aptitudes, la considération par ses semblables... or, ils n'ont aucun rapport direct avec le degré d'instruction.

Beaucoup de science peut troubler le bonheur en faisant naître la crainte ou l'inquiétude. Trop de science fait craindre les dangers et déclenche le sentiment d'insécurité et d'angoisse devant l'avenir. Parfois même, l'inquiétude du savant augmente devant la complexité des problèmes à résoudre et la faiblesse des moyens dont l'homme dispose malgré tout son savoir.

III- Le bonheur dans l'ignorance n'est que quiétude de nature inférieure

Les conditions du bonheur ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Aussi, dit-on du bonheur qu'il est relatif. Certaines tendances générales semblent cependant communes à tous les humains.

En premier lieu se placent les tendances dirigées vers la conservation de l'individu et de l'espèce.

On ne peut lier cette tendance. Il faut tenir compte de leurs exigences et les satisfaire. Le plaisir ou la sensation qu'elles font éprouver quand elles sont satisfaites ne constitue pas le vrai bonheur.

En seconde place, viennent les tendances intellectuelles et morales comme le désir de connaître, le besoin de savoir, l'instinct social qui fait rechercher la compagnie d'autres hommes pour sympathiser avec eux et donner libre cours à notre besoin de communication.

La tendance naturelle à connaître, et déjà, chez l'homme, curiosité intellectuelle sous sa forme rudimentaire.

Sous sa forme élevée, elle devient recherche de vérité, plaisir désintéressé de la connaissance ou de la découverte. Les plaisirs de l'esprit sont intenses : comme ceux du succès ou de la difficulté vaincue, celui de la recherche des énigmes de la nature humaine et du secret des choses.

Le savoir procure des joies morales, l'individu se sent satisfait quand il a pleine conscience du développement harmonieux de sa personnalité. Il éprouve la satisfaction morale que procure l'aptitude à mieux comprendre. Il se sent doué d'une capacité accrue dans le domaine de la production et peut se prêter à une collaboration plus efficace à n'importe quelle œuvre.

Il éprouve enfin un sentiment d'estime à l'égard de lui-même et la satisfaction de voir grandir son crédit dans l'esprit des autres.

IV- Influence véritable du savoir sur le bonheur

On pourrait à la rigueur, concevoir un bonheur négatif ressemblant à celui d'un animal domestique bien traité et bien nourri. Mais, sitôt que l'homme prend conscience de sa dignité, il ne peut plus se contenter de ces joies basses sans un sentiment d'avilissement, sinon de déchéance et même de renoncement au bonheur véritable. L'homme étant par excellence, un être social, une conduite droite se révèle nécessaire au bonheur de sa vie.

Le savoir reste la condition essentielle de cette conduite. Les forces obscures de l'inconscient nous poussent hors du droit chemin et malheur naît de nos égarements. Seule, la culture intellectuelle permet de réprimer ces forces. Elle nous aide à mettre au service du bonheur les puissances du sentiment et de la passion.

Par ailleurs, les qualités intellectuelles qu'exige l'acquisition du savoir deviennent des vertus morales quand elle s'applique à l'action. D'elle dérive la maîtrise de soi, une conduite cohérente, la sérénité de la conscience que confère le sentiment du devoir accompli.

Le bonheur s'acquiert ou se conquiert. Il œuvre personnel, en ce sens qu'il résulte d'un exercice équilibré qui sont parfois loin d'être convergents. Souvent, ces énergies entrent en conflit et de ces conflits naissent les inquiétudes, les erreurs, les tourments qui composent le côté tumultueux et tragique de l'existence humaine.

V- Le bonheur conçu par Rousseau

Un esprit averti comme Rousseau sait tout cela. Mais il a déjà atteint un âge avancé, de plus, il est fatigué de son existence aventureuse et des luttes de la vie.

Du point de vue littéraire, il a produit intensément et pourtant, à la soixantaine, il vit des très petites rentes de son travail de copiste de musique. C'est pourquoi il désire se construire un bonheur s'harmonisant avec ses goûts, ses aspirations du moment.

Il aime la solitude et la nature. Il écrit « je suis né avec un amour naturel pour la solitude qui n'a fait qu'augmenter à mesure que j'ai mieux connu les hommes ».

Dans cette solitude Rousseau trouve d'abord la nature qui l'accueille ne le déçoit jamais et lui donne ses ivresses du bonheur qui n'a presque point de termes pour l'exprimer. Durant son séjour aux Charmettes, il crie avec force son bonheur. « Je me levais avec le soleil et j'étais heureux ; je me promenais et j'étais heureux ; je voyais maman et bonheur, je la quittai et bonheur... »

Dans la solitude, Rousseau s'élève jusqu'à une sorte d'extase mystique dont il n'y a aucun exemple avant lui dans la littérature française. Qui ne connaît sa page de soi qui descend sur l'île Saint-Pierre !

En face des paysages solitaires qu'il recherche par-dessus tout, Rousseau éprouve une jouissance d'artiste. Il ne fait pas des études de la nature. Il peint des tableaux où il observe des lois de l'harmonie et de l'équilibre. C'est bien un plaisir d'artiste...

Ensuite, Rousseau éprouve une joie véritable de tous les sens. Il a la passion de la nature. Il parle des délices qu'il éprouve, des « frissons » qui le secouent. Il en est comme ivre sensuellement.

Et le plus souvent, la pensée s'anéantit. Il a analysé ce bonheur de l'être qui se fait tout entier dans la nature qui l'environne.

D'autres fois, la rêverie a quelque chose de volontaire. Par un effort de son imagination, Rousseau peuple son paysage ; ou bien il y fait intervenir des hommes dignes de le goûter, des cœurs simples et bons.

E jouissant de ces tableaux naturels, des sentiments plus élevés naissent dans l'âme de Rousseau.

La nature lui semble une mère bienfaisante qui aime ses enfants et leur donne de sages leçons : simplicité, sobriété, ordre, amour du travail. Elle apaise l'âme qui souffre et développe l'intelligence.

Elle nous enseigne la fraternité et l'humilité. Ceux qui travaillent la terre ensemble se sentent solidaires de l'humanité, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. La nature est si antique et si puissante qu'elle nous fait sentir notre petitesse et notre reconnaissance envers elle croît d'autant plus que la nature nous dépasse infiniment. Enfin, elle nous élève jusqu'au créateur de l'univers. La prière n'est pas une demande que l'on fait dans une chambre étroite ! Elle est plutôt un hymne d'admiration chanté en face de la grande

nature. Selon Rousseau, c'est là seulement que l'homme peut avoir quelques idées de la toute-puissance de Dieu. Que manque-t-il à un tel bonheur pour être complet ?

VI- Conclusion

Le bonheur de la vie dépend des possibilités de chacun et exige un effort personnel. Il réclame la paix de la conscience. Nous ne saurions concevoir ni goûter un bonheur fondé que une condition immorale. La moralité demeure un élément essentiel du bonheur.

Pour être complet et durable, le bonheur doit couronner l'édification d'une existence harmonieuse, servi par une intelligence à vide de se cultiver autant qu'elle le peut.

Rousseau savait qu'il ne trouverait point au milieu des hommes « une situation qui put constater son cœur ». C'est pourquoi, il s'est peu à peu détaché de la société des hommes et a trouvé son bonheur dans la nature. C'est son érudition qui lui a permis de la peindre de façon si originale, de la comprendre et d'en tirer des sentiments si élevés.